

# Avec «Paris ailleurs», nouveau disque, Etienne découvre le Dahô absolu

*Silencieux depuis trois ans, il sort une manière de perfection: «Paris ailleurs» marque le sommet du degré Dahô de la pop à la française. Et s'il avait cessé d'être seulement un chanteur à la mode?*

CHRISTOPHE PASSER

Etienne Dahô ne devait sortir qu'un seul disque dans sa vie. Parce qu'il pensait n'aimer qu'une seule fois. Il a changé d'avis, parce que souvent d'amante. «Des attractions désastre», ouverture du nouveau disque, nous explique succinctement ce retournement de veste:

**R**OCK «Les flèches que Cupidon m'a décochées. N'étaient que des haches dans le dos. Et si j'ai rampé tout en bas. J'ai surfé aussi tout là-haut.» Le Dahô nouveau est donc moins romantique et plus moderne, moins plat et plus mélodique.

En un mot, un quasi chef-d'œuvre, servi sous une pochette où il ressemble à un clone timbré de Léonard Cohen.

**Cabotin tendance James Dean provincial, looké fragile**

Tout avait pourtant commencé discrètement. En 1982 débarque le premier Dahô, «Mythomane», album héritier d'une aventure amoureuse absolue avec terrible rupture finale – forcément – suivie d'une grande tasse de spleen existentiel. Techno pop et poésie de Prisunic, ce premier essai échouera sur la crête des 30 000 exemplaires. Il ne plaira même pas à Françoise Hardy, idole de Dahô. Presque le bide.

Ce Capricorne ascendant Vierge insistera pourtant. Il aimera d'autres filles, composera d'autres disques. «La notte, la notte» marchera bien et «Pop



Etienne Dahô: «Je pense toujours que je suis le Martien de service.»

Satori» frisera la déflagration au Top 50: le 45 tours tiré du disque se vendra à plus de 450 000 exemplaires. Dahô est «tombé pour la France». Et vice versa. «Pour nos vies martiennes», dernier opus en date (1988) – à part un live – connaît aussi le triomphe: Dahô est à la mode, mèche rebelle de «chien fou», cabotin tendance James Dean provincial, looké fragile.

Etienne Dahô est né à Paris en 1957, mais l'essentiel de son adolescence se passera du côté de Rennes. Papa aime le jazz,

maman Elvis Presley. A 3 ans, Dahô junior sait déjà mettre sur la platine son disque préféré: «Teddy Bear», fredonné sur un ondulant tempo rock par le King. Plus tard, il connaîtra d'autres idoles. Les Stones, Kinks et Who encomrent des piles de disques où trône en maître sans partage le Velvet Underground de Lou Reed et Nico. Et, déjà, une façon de ne pas faire comme les autres. «Je me suis toujours senti différent. Quand j'étais petit, j'étais un martien. Je pense toujours que je suis le martien de ser-

vice», expliquait-il. Et puis, au milieu de goûts rock finalement assez convenus, une spécialité: Françoise Hardy. Il lui vouera une vénération qui ira jusqu'à lui consacrer une biographie. «Hardy, sa chanson «Tous les garçons et les filles de mon âge», c'était vraiment mon «Au clair de la lune». A l'époque, les copains ne comprenaient pas ce que faisaient les disques d'Hardy au milieu du Velvet.» Cette douceur diaphane, nostalgique et yé-yé, il ne s'en remettra pas. Le paradoxe, avec Dahô, est là. Mo-

derne et ancré dans une tradition perdue, cucul et sixties. Références pop, Hardy ou Gainsbourg, Polnareff ou Dutronc, Warhol, Bill Baxter ou Ricky Nelson. Désespéré et futile, léger dans l'angoisse. Et, surtout, Dahô est meilleur à chaque disque. Il était parti sur un tempo plutôt casse-pompes: les boîtes à rythmes et les claviers programmés noyaient souvent les idées mélodiques. Résultat: la froideur et le son sous cellophane.

Mais le temps lui a fait abandonner les machines pour un retour en fanfare vers les guitares et les cuivres. Cet heureux virage trouve son accomplissement avec «Paris ailleurs». Démarrage funky et sautillant, parlé gainsbourien à tendance narcissique: «M'avez-vous déjà vu quelque part? Rafraichissez-moi donc la mémoire...» Derrière les chœurs font «Ouh Ouh!», rappelant un peu le diabolique «Sympathy for the Devil» du quintet de Mick Jagger. Guitare métallique, batterie sèche et new-yorkaise: bonheur total. Ce dernier n'arrivant pas seul, «Comme un igloo» déboule basse en avant façon Stevie «Uptight» Wonder (ou «Les coups», version «Jojo» Hallday). Le reste est à l'avenant, avec mention spéciale pour «Les voyages immobiles», ballade pop sucrée à tendance sexuelle, surrêe jusqu'à l'extase: Dahô, au fond, n'aime pas tellement chanter. Il reconnaît que son phrasé est parfois «difficile à comprendre». C'est aussi un choix: «Je n'ai pas une diction très claire.

Ça ne fait rien: il y a les paroles sur la pochette. Mais j'ai toujours aimé que la voix soit fondue dans la musique. Et j'ai un vieux complexe: je ne me trouve pas chanteur.» Il raconte et fredonne donc, plutôt que de forcer son organe. Plus musclé et adulte que les précédents, «Paris ailleurs» est-il finalement plus rock que pop? Il n'en a cure, lui qui expliquait: «Ce qui m'embarrasse, c'est le côté sérieux du rock. En plus, maintenant, tout le monde veut faire du rock. Etre rock, c'est être crédible. Tous ces gens-là ne s'aperçoivent pas que, rock ou pas, ils seront toujours des ringards.»

**«Je n'ai pas une diction très claire. Ça ne fait rien: il y a les paroles sur la pochette»**

Dahô continue donc à jouer les martiens: «Je suis toujours à la recherche d'un label qualité, de chansons génératrices d'émotions. Je ne parle surtout pas de choses politiques. Je passe pour un branleur préoccupé par des histoires de cul et de cœur.» Certes, mais tant mieux. «Paris ailleurs», degré Dahô de la pop à la française, n'est plus un disque à la mode. C'est simplement un disque d'Etienne Dahô. □

▷ «PARIS AILLEURS», Etienne Dahô, distribution BMG.